

Daniel Marguerat (Université de Lausanne)

Saint Paul, apôtre de la liberté

Paul de Tarse, le grand « saint Paul »...

Savez-vous que ce fut l'apôtre le plus contesté au premier siècle, le plus décrié, le plus combattu ? Celui dont les lettres nous sont conservées dans le Nouveau Testament – du moins, une partie de sa correspondance, car plusieurs de ses billets nous sont aujourd'hui perdus – celui qui s'exprime dans ses lettres avec autorité (« Paul, serviteur de Jésus Christ, appelé à être apôtre, mis à part pour annoncer l'Évangile » : voici comment il se présente aux chrétiens de l'église de Rome) cet homme-là, que la postérité a magnifié sous le nom d'« apôtre des Gentils », fut le plus harcelé des apôtres de Jésus Christ. Ses corréligionnaires juifs ne pardonnaient pas à cet ancien Pharisien d'avoir, à leurs yeux, trahi sa foi ancestrale. Mais aussi au sein du mouvement chrétien naissant, d'autres courants ne partageaient pas sa posture de liberté face à la Loi juive. En particulier la vénérable Eglise de Jérusalem, la toute première communauté, l'Eglise-mère présidée par Jacques le frère du Seigneur, ne pardonnait pas à Paul d'avoir créé des communautés où se côtoyaient juifs et non-juifs, purs et impurs. La correspondance de Paul est émaillée de ces conflits, de ces contestations de sa théologie, qui ont contraint l'apôtre à se défendre, à justifier sa position, à argumenter. Au milieu du II^e siècle, un roman chrétien les « Reconnaissances du Pseudo-Clément » parle à mots couverts de « l'ennemi », l'adversaire. Cet « ennemi » dont on ne prononce même pas le nom et qu'on accuse d'avoir falsifié la pensée de Jésus et déshonoré la Torah, c'est Paul, l'ex-Pharisien. Honni par les juifs, détesté par une part importante des nouveaux convertis à l'Évangile, Paul de Tarse ne fut pas le héros incontesté et adulé que l'on pense. Admiré par nombre de ses collaborateurs, oui, mais conspué par tant d'autres croyants.

Et lorsqu'il fut arrêté à Jérusalem, jeté hors du Temple par des fanatiques juifs vociférants, gardé en prison durant deux ans dans la forteresse de Césarée Maritime (Ac 21-26), personne, personne parmi les chrétiens de Palestine ne leva le doigt pour le défendre. Quand il aborda sur l'île où nous sommes, Malte, c'est en tant que prisonnier, rescapé du naufrage du bateau qui le conduisait pour être auditionné à Rome devant la cour impériale. De ce procès, vraisemblablement, il n'est pas ressorti vivant.

Paul de Tarse, « saint Paul », l'apôtre contesté. Et pourquoi le fut-il autant ? Pourquoi cet acharnement à combattre sa pensée, et son oeuvre ?

La réponse qui m'apparaît viser au plus juste et que je vais exposer devant vous ce matin, c'est : *parce qu'il a été l'apôtre de la liberté*. Vous savez, les hérauts de la liberté sont rarement encensés de leur vivant. Socrate le philosophe athénien fut condamné à mort au Ve siècle avant JC pour avoir défendu la nécessité de penser par soi-même, de penser librement. L'auteur des Actes des apôtres, en composant le fameux discours de Paul aux philosophes d'Athènes (Ac 17), a rapproché Paul de la figure de Socrate. Il voyait en Paul et Socrate deux témoins de la liberté, deux justes persécutés pour leur parole libre.

Mais en quoi saint Paul fut-il l'apôtre de la liberté ? Commençons, si vous le voulez bien, par un sujet brûlant : Paul et les femmes. Oui, parce que si Paul a été mal vu de son temps, il l'est encore aujourd'hui. Sa réputation n'est pas très enviable, avouez-le : autoritaire, colérique,

doctrinaire, et surtout antiféministe. Je connais bien des femmes qui, si Paul revenait en visite à Malte, brandiraient pour l'accueillir des calicots : *Honte aux machos !* ou bien : *Les femmes veulent parler en Eglise !* Ce qui serait une manière de brocarder son fameux *taceant mulieres in ecclesia* (« Que les femmes se taisent dans l'assemblée » 1 Co 14,34). Oui, il n'est pas certain qu'il serait aujourd'hui le très bienvenu dans des groupes féminins. Donc, commençons par ce sujet brûlant.

L'affaire du voile des femmes à Corinthe

La crise qui éclate dans l'église de Corinthe nous est rapportée en 1 Co 11. De quoi s'agit-il ? Lors du culte communautaire, un scandale s'est produit, et pour ramener l'ordre les responsables ont requis l'arbitrage de Paul, l'apôtre fondateur de la communauté. Il se trouve que le culte à Corinthe est à la fois riche et animé. De nombreuses personnes prennent la parole, pour prêcher, pour prier, pour prophétiser. Ces intervenants étaient des hommes ou des femmes. Or, certaines de ces femmes ont décidé de ne plus porter le voile qui caractérise la condition féminine dans la célébration. Paul avait en effet transmis à Corinthe cette tradition, d'origine juive, qui voulait que les hommes prient tête nue et les femmes tête couverte ; aujourd'hui, le judaïsme a inversé la coutume et ce sont les hommes qui portent la *kippa*. C'était l'inverse dans l'Antiquité, et l'église de Corinthe avait adopté l'usage de la Synagogue.

Comment Paul se prononce-t-il dans cette affaire épineuse ? Visiblement, ce sont les hommes qui doivent être les plaignants et ont dénoncé ces femmes non voilées à l'apôtre. Paul écrit : *Je vous félicite de vous souvenir de moi en toute occasion, et de conserver les traditions telles que je vous les ai transmises* (1 Co 11,2). Ça ne commence pas très bien, dirait-on. Car justement, la tradition synagogale qui a été transmise prévoit que les femmes prient et prophétisent voilées. Mais l'apôtre poursuit :

Je veux pourtant que vous sachiez que la tête de tout homme, c'est le Christ ; la tête de la femme, c'est l'homme ; la tête du Christ, c'est Dieu. Tout homme qui prie ou prophétise la tête couverte fait affront à sa tête. Mais toute femme qui prie ou prophétise la tête non voilée fait affront à sa tête ; car c'est exactement comme si elle était rasée. L'homme, lui, ne doit pas se voiler la tête : il est l'image et la gloire de Dieu ; mais la femme est la gloire de l'homme (11,3-5.7).

Le raisonnement est clair : le monde s'organise selon une structure pyramidale. Au sommet Dieu, ensuite le Christ, ensuite l'homme et en dessous la femme. Pour être complet, on pourrait ajouter encore en dessous les enfants, les serviteurs et les esclaves. Et dans cette hiérarchie où chaque groupe dépend de celui qui est au dessus de lui, son « chef », la place de chacun est signifiée concrètement : l'homme non voilé est la gloire de Dieu, son reflet, son honneur, la femme voilée est la gloire de l'homme. Cette représentation de la société est patriarcale ; elle correspond à la vision antique de la société, et Paul la justifie à partir de la lecture légèrement misogyne que faisaient les rabbis à l'époque du récit de Genèse 2. Chacun à sa place, chacun à son rang : le refus du voile dans le culte bouleverse cet ordre venu de la Création. Paul n'y va pas par quatre chemins, d'ailleurs. Il termine par des propos plutôt surprenants venant de lui :

La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas qu'il est déshonorant pour l'homme de porter les cheveux longs ? Tandis que c'est une gloire pour la femme, car la chevelure lui a été donnée en guise de couverture. Et si quelqu'un se plaît à contester, nous n'avons pas cette habitude et les Eglises de Dieu non plus. » (11,14-16). L'argument de la chevelure est étonnant : qu'est-ce cette coutume culturelle a de théologique ? Et puis la dernière phrase fait penser à un style d'adjudant plutôt que de théologien.

Les choses sont entendues, semble-t-il. Les femmes corinthiennes n'ont qu'à marcher droit, et la domestication de la femme qui s'annonce là s'étendra tout au long de l'histoire du christianisme. Est-ce bien ça qu'il faut lire ? Eh bien non, pas du tout. Nous ne venons pas de lire le texte de Paul ! Nous venons de lire ce que les siècles de lecture ont voulu lire dans ce texte. Et l'écart entre les propos de Paul et ce qu'on lui a fait dire est béant !

Reprenons au commencement.

Pourquoi les femmes corinthiennes veulent-elles poser le voile ? Pourquoi transgressent-elles la coutume ? La question doit encore reculer d'un cran : que font ces femmes dans le cadre de la célébration ? A côté des hommes, elles pratiquent une activité culturelle qui leur confère un rôle de célébrant. Elles prient publiquement, mais plus encore que la prière, l'activité prophétique qu'elles exercent revêtait une importance déterminante dans la première chrétienté ; le prophète ou la prophétesse, médium du Christ, avait pour fonction de préserver la mémoire de Jésus dans l'Eglise et d'actualiser ses paroles.

Une exceptionnelle mixité

Arrêtons-nous juste sur ce point. Attribuer un pareil rôle culturel à la femme n'est pas la norme dans l'empire romain. Il est même rarissime. J'ai participé il y a quelques années à un congrès d'historiens de la période romaine, qui avait pour but de déterminer quelle était la place de la femme dans les religions de l'Antiquité. Le résultat est cinglant. Très généralement, la religion est le fait des hommes, des mâles : le clergé est masculin. On connaît de rares cultes féminins (le culte de la déesse égyptienne Isis, par exemple), où les femmes sont prêtresses et les hommes n'ont qu'une place secondaire. Il y a aussi, moins rares, des cultes masculins : les cultes mâles d'Adonis et de Dionysos, ainsi que celui de Mithra qui est une religion de soldats ; les femmes y sont à peine tolérées. A la Synagogue, hier comme aujourd'hui, la femme a un statut notoirement secondaire face à l'homme.

Or, qu'en est-il à Corinthe ? La communauté culturelle est mixte. Des femmes sont chargées de rites communautaires, elles prient et prophétisent en public ; autrement dit, elles usent de droits et assument des fonctions par ailleurs ouvertes aux hommes. Pareille situation d'égalité des sexes dans une fonction culturelle est un phénomène, je le répète, rarissime dans la société gréco-romaine. Est-il unique ? Il est difficile de le dire. Les religions dites à mystère, d'inspiration orientale, ont connu le même succès que le christianisme par leur offre de rédemption ; pour autant qu'on puisse reconstituer leurs rites, il apparaît qu'elles rassemblaient leurs adeptes dans des communautés mixtes et égalitaires. Avec le christianisme, elles constituaient la seule offre religieuse de communautés réellement égalitaires. Et l'on imagine sans peine que dans une société où la mixité publique des sexes est de l'ordre de la rareté, où hommes et femmes ne peuvent pas s'appuyer sur un code social égalitaire, la situation est potentiellement risquée. De fait, elle a généré à Corinthe de fortes tensions.

Cette mixité de l'église corinthienne n'est pas fortuite. J'insiste. La mixité n'est pas le résultat d'un concours de circonstances, mais d'une stratégie missionnaire propre à Paul. L'apôtre fonde en effet des communautés dans lesquelles les discriminations sociales et religieuses n'ont plus cours. Cette stratégie est la concrétisation sociale d'une conviction théologique de Paul : sa compréhension de la mort du Christ a pour conséquence que l'individu se trouve accueilli par Dieu indépendamment de ses appartenances, de son rôle social, de son statut ou de ses loyautés. La croix marque à ses yeux la fin du particularisme d'Israël. Cette conviction est résumée dans un slogan : *Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni juif ni Grec, ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ.* (Ga 3,28).

Les tensions qui éclatent à Corinthe sont donc le résultat d'une situation voulue par Paul et construite par lui : la création de communautés religieuses dans lesquelles les fonctions et

l'autorité attachée à ces fonctions sont distribuées entre hommes et femmes. Or, la condition de mixité ainsi créée est en rupture avec l'organisation sociale de la société globale, qui est fondée sur l'autorité du *pater familias* ; cette rupture crée un effet de dissonance entre d'un côté le rôle social assigné à la personne et de l'autre le statut égalitaire que lui offre la religion chrétienne.

Alors, reposons-nous la question : d'où vient l'attitude provocatrice des prophétesses de Corinthe ? Quel motif les a poussées à ce mouvement d'émancipation où elles veulent prier et prophétiser comme les hommes ?

A mon avis, les prophétesses corinthiennes agissent ainsi parce qu'elles ont entendu Paul. Elles l'ont même très bien entendu – trop bien, a dû penser l'apôtre. Qu'a-t-il en effet prêché à Corinthe ? Il a mis en avant l'égalité de toutes et de tous devant Dieu : *Il n'y a plus ni juif ni Grec, ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme* (Ga 3,28). Cette règle égalitaire contredit les rapports sociaux, mais elle devait en revanche se concrétiser dans la vie de la communauté croyante. De là à conclure que l'inégalité des rapports entre sexes devait désormais être abolie, et totalement, dans la vie communautaire, il n'y a qu'un pas qu'ont visiblement franchi les femmes prophétesses de Corinthe.

Ces femmes ne transgressaient pas la pensée de Paul ; elles en étaient plutôt les réceptrices radicales et convaincues. Leur passage à l'acte a toutefois débordé la pensée du maître, provoquant l'embarras de l'apôtre. Cette reconstruction des faits explique la difficulté où se trouve Paul. Elle explique son embarras et le fait qu'il empile en fin de texte des arguments qui n'ont rien de théologique (ceux de la nature sur les cheveux longs ou ceux des traditions qu'on ne conteste pas). Il n'y a rien de plus difficile, en effet, que de contredire ceux qui s'inspirent de vous, ceux qui en appellent à vous ! Et les Corinthiennes, vraiment, s'inspiraient de Paul ! L'apôtre ne peut pas renier qu'il n'y a en Eglise *ni homme ni femme*. Mais en même temps, Paul sait que cet axiome égalitaire fondé sur le baptême se vérifie « dans le Seigneur », c'est-à-dire sur un registre théologique : si l'ordre social le dément, la vie en Eglise pourrait-elle tenter de l'anticiper ?

Parvenus là, nous pourrions nous demander : au fond, pourquoi Paul ne cède-t-il pas ? Pourquoi ne déclare-t-il pas à la communauté : regardez ces femmes... elles dérangent, soit, mais elles ont raison sur le fond, par le baptême nous avons été introduits dans une fraternité égalitaire qui nous confère à tous devant Dieu une égale valeur... pourquoi ne pas suivre l'exemple de ces enthousiastes ?

Avant de reprocher à l'apôtre de la contradiction ou du conservatisme patriarcal, observons ce qu'il écrit. Il se réfère à un ordre de la création, où la différenciation des sexes est essentielle. L'homme et la femme ne sont pas interchangeable. A chacun son identité. Et pour le signifier, toujours sur la base du récit de la création en Genèse 2, il affirme : *Ce n'est pas l'homme qui vient de la femme, mais la femme de l'homme. Et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme*. (11,8-9). On repère ici le motif de la femme créée en second, tirée du côté d'Adam, pour être une aide qui lui soit semblable. Mais alors qu'on pourrait en concure que l'homme est fait seigneur et maître de la femme, le retournement se produit : *Pourtant, il n'y a pas de femme sans l'homme, ni d'homme sans la femme, dans le Seigneur. Car comme la femme vient de l'homme, ainsi l'homme vient de la femme, et tout vient de Dieu*. (11,11-12). Entendez bien ce « dans le Seigneur » : pour les croyants, en Eglise, la femme est aussi indispensable à l'homme que l'homme à la femme. Le voile dès lors n'est pas un signe de soumission au pouvoir mâle, mais un signe d'autorité de la femme. Je cite toujours l'apôtre : *Voilà pourquoi la femme doit avoir sur la tête une autorité* (11,10).

Je reformule maintenant la pensée de Paul. Que dit-il ? Nous vivons dans un ordre régi par la création, où chacun exerce un rôle, l'homme à sa place, la femme à la sienne. Mais « dans le Seigneur », l'axiome égalitaire vaut : Paul ne commande pas aux Corinthiennes de se taire, ni de cesser de prier, ni de cesser de prophétiser. Leur fonction et leur valeur en Eglise n'est en

aucun cas rabaissée, ni mise en dépendance de l'homme. L'erreur des Corinthiennes était de confondre égalité de valeurs et indifférenciation, égale dignité et interchangeabilité. Paul ne souscrit pas à la confusion des sexes.

Paul a donc été dépassé sur son aile gauche. Il a été débordé par un mouvement revendicatif dont l'impatience radicalise un principe, en omettant la réserve que lui assignait l'apôtre : l'axiome garde pour lui sa validité théologique, mais le monde vit sous le mode de l'inachevé, de l'inaccomplissement. Seul Dieu, à la fin des temps, transformera le monde en nouvelle création, instaurant l'ordre qui convient à son dessein pour l'humanité (Rm 8,22).

Mais il faut bien admettre que les plus graves ennuis de Paul ne lui viendront pas de là. Ils lui viendront plutôt de la réception de ses écrits au sein de la tradition chrétienne. Celle-ci a retenu en effet l'idée de hiérarchie sans le principe de réciprocité, occultant les limites posées par l'apôtre et le recadrage qu'il impose au schéma hiérarchique par une rhétorique égalitaire. De là vient la réputation d'antiféminisme qui colle à sa pensée... mais ceci est une autre histoire.

Une vie retournée

Si je me suis attardé sur l'affaire du voile à Corinthe, c'est qu'elle est typique de deux phénomènes: d'une part les malentendus dont l'apôtre est cruellement la victime, d'autre part la façon dont Paul pense les problèmes. Il ne les résout pas pragmatiquement, ou en appliquant machinalement des impératifs moraux ; il revient toujours à l'identité des croyants : qu'est-ce que notre adhésion au Christ a fait de nous ? La solution se trouve dans l'identité, pas dans les règles morales. Et l'identité nouvelle reçue par la baptême est formulée dans l'axiome de Galates 3,28 que j'ai déjà cité : *Il n'y a plus ni juif ni Grec, ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ.* Pourquoi Paul a-t-il prêché, et mis en oeuvre dans ses communautés, cette abolition des trois discriminations fondamentales de la société antique : religieuse (ni juif ni Grec), sociale (ni esclave ni homme libre) et sexuelle (ni homme ni femme) ? La réponse est à chercher dans sa vie, très exactement dans sa conversion sur le chemin de Damas.

Vous connaissez tous l'histoire, telle que l'auteur des Actes des apôtres nous la raconte (Ac 9) : Paul le Pharisien de choc se rend à Damas pour remettre à l'ordre ces marginaux qu'étaient les chrétiens dans la Synagogue ; en chemin, une lumière éblouissante le terrasse, sa vie bascule – plus exactement ses convictions, les valeurs qui avaient jusque là structuré sa vie basculent et se renversent. Comment cela s'est passé, on ne sait pas (Luc nous raconte en image ce qui a dû être un événement mystique bouleversant).

On dit : « conversion de Paul ». En fait, le terme n'est pas correct. Car le plus souvent, ce qu'on appelle conversion est l'itinéraire d'un individu qui raconte : *j'étais insouciant, je vivais une vie de plaisirs et d'immoralité, maintenant j'ai quitté mes idoles pour trouver le vrai Dieu et je lui consacre ma vie.* Rien de tout cela pour Paul de Tarse : il n'a pas changé de Dieu, il n'a pas quitté le Dieu de Moïse, il n'a pas abandonné l'immoralité (au contraire, la vie d'un Pharisien est vertueuse et son obéissance à la Torah plus que minutieuse). Il a au contraire découvert le vrai visage du Dieu de ses pères. C'est pourquoi il ne cessera de dire à ses coreligionnaires juifs : je n'ai pas quitté la foi d'Israël, j'ai découvert la véritable identité du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Qu s'est-il donc passé lors du renversement de sa vie à Damas ? Le plus simple est de le demander à Paul lui-même, et il se trouve qu'il en parle dans sa lettre aux Philippiens. Il est confronté là à des prédicateurs concurrents, qui viennent contredire sa prédication fondatrice dans cette église de Macédoine, et qui se vantent d'apporter la vraie tradition judéo-chrétienne (peut-être s'agissait-il de missionnaires venus de Jérusalem, auréolés du prestige de l'Eglise-mère). Alors, piqué au vif, l'apôtre rétorque :

Si un autre croit pouvoir se confier en lui-même, je le peux davantage, moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; pour la Loi, Pharisien ; pour le zèle, persécuteur de l'Eglise ; pour la justice qu'on trouve dans la Loi, irréprochable. (Ph 3,4-6).

Vous cherchez un Juif impeccable, demande Paul ? Eh bien, me voilà ! Je le suis, ou plutôt je l'étais. Mon pedigree est éblouissant, et je faisais partie de l'élite du judaïsme qu'est le mouvement pharisien. Plus attaché à respecter la Loi et à l'appliquer aux circonstances de la vie de tous les jours, on ne peut trouver. Le Pharisien est en effet l'exemple même du zèle et de la vertu, au point de persécuter, voire d'éliminer ceux qui déshonorent la sainteté d'Israël : les adeptes de Jésus, pour ne pas les nommer. Mais – et voilà que Paul fait allusion au retournement de sa vie à Damas : *toutes ces choses qui étaient pour moi des gains, dit-il, je les ai considérées comme une perte à cause du Christ. (Ph 3,7)* Voilà le renversement : ces qualités qui ont fait de lui un juif admirable et admiré, elles ne valent plus rien. Paul va même plus loin, en disant : elles sont devenues pour moi comme des déchets, bons pour la poubelle. *Mais oui, je considère que tout est perte en regard de ce bien suprême qu'est la connaissance de Jésus Christ mon Seigneur. A cause de lui j'ai tout perdu et je considère tout cela comme ordures afin de gagner Christ, et d'être trouvé en lui, non plus avec une justice à moi, qui vient de la Loi, mais avec celle qui vient par la foi au Christ, la justice qui vient de Dieu et s'appuie sur la foi. (3,8-9)*

Nous y voilà. Paul déclare que son obéissance scrupuleuse non seulement ne lui sert plus de rien, mais qu'elle est devenue aussi gênante qu'un sac d'ordures, pour « gagner Christ » ou plutôt, se reprend-il, « être trouvé en lui ». Vous imaginez le choc qu'ont provoqué ces propos de l'ex-Pharisien ? Vous saisissez que Paul traite de déchets ce qui faisait l'orgueil millénaire du peuple d'Israël, la Loi de Moïse, la Torah ? Enfin, pour être exact, ce n'est pas la Torah qui est disqualifiée par Paul, c'est la « justice à moi qui vient de la Loi », la justice fondée sur les prescriptions de la Torah ; voilà ce qui ne sert plus de rien, face à la « justice qui vient de Dieu et qui s'appuie sur la foi ».

Je précise que le terme de « foi » qui surgit ici, et qui revêt une telle importance chez Paul, doit être pris non dans le sens de « croyance » (c'est le sens qui prédomine aujourd'hui ; quand on demande à quelqu'un s'il croit en Dieu, on lui demande s'il pense que Dieu existe). Mais le terme de « foi » dans le Nouveau Testament ne rime pas avec croyance, mais avec « confiance ». Il provient d'un substrat hébraïque, *aman*, qui renvoie à ce qui est sûr, fiable, crédible, signe de confiance. La foi n'est donc pas une idée sur l'existence surnaturelle d'un dieu, mais une confiance en Dieu. « Crois-tu en Dieu », au sens néotestamentaire, veut dire « as-tu confiance en sa Parole et crois-tu que tu peux y fonder ta vie ? ». Donc, lorsque Paul parle de la « justice qui vient de Dieu et s'appuie sur la foi », il désigne l'acte de confiance par lequel nous décidons de fonder notre vie sur ce que Dieu nous révèle de notre condition humaine, sur ce que Dieu nous révèle de nous. Dieu déclare « justes » ceux qui lui font confiance.

Un retournement, j'ai dit. Un renversement fond sur fond de tout ce que Paul avait appris dans le cercle pharisien. La clef est à chercher dans l'expression qui suit immédiatement ce que nous avons lu en Philippiens 3, c'est au verset 10 : *Il s'agit de le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection.* Voici la clef : Paul n'a pas rencontré Jésus de Nazareth sur les chemins de Palestine, bien qu'il soit à peu près contemporain de lui. Paul doit être né peu avant l'an 0 et avoir connu son événement de Damas alors qu'il avait à peu près 35 ans. Paul n'a pas connu Jésus sur les chemins de Palestine, mais il a rencontré le Ressuscité et tout a basculé pour lui.

Suivez bien, ma démonstration, elle va être un peu serrée. Qu'est-ce que le Pharisien Paul, celui qui voulait à Damas remettre dans le droit chemin les égarés qui croyaient en Jésus Messie, qu'est-ce qu'il savait et pensait de ce Jésus ? La réponse laisse peu de doute :

l'homme de Nazareth avait été exécuté pour blasphème. Il avait déshonoré Dieu, il avait mal expliqué la Loi, il avait touché au Temple en bousculant le dispositif organisant les sacrifices. Yeshouah de Nazareth avait déshonoré Dieu et il fallait le réduire au silence avant que son discours contamine trop de juifs. Entre l'honneur de Dieu et la sainteté de la Torah d'un côté, les élucubrations de ce rabbi galiléen de l'autre, le choix s'imposait. Or, qu'est-ce que Paul découvre à Damas ? Il a la révélation stupéfiante que ce maudit de la Loi est en réalité un Ressuscité, que ce traître est honoré par Dieu, que Dieu se solidarise avec celui qu'on croyait mécréant. Dès lors, de deux choses l'une : ou bien Dieu se trompe, ou bien Israël se trompe sur la Loi. Ou bien Dieu dit vrai en appelant Jésus son Fils, ou bien la Loi dit vrai en maudissant celui qui est pendu au bois (Ga 3,13). Croire que Jésus est le Fils, croire qu'il est le Messie destiné à Israël, c'est du coup se demander : pourquoi l'obéissance à la Loi nous a-t-elle conduit à le traiter de mécréant ? Plus encore : si obéir à la Torah conduit à tuer le Fils de Dieu, alors toute la dévotion à la Loi n'est que perte – ordure, dit Paul. Car la dévotion à la Loi a barré la route de Dieu dans l'envoi de son Fils.

En accordant sa confiance (sa foi !) à Jésus Messie, Paul a vu s'écrouler le monde de valeurs qui était le sien. Il a vu s'écrouler ce qu'il avait appris, répété et enseigné comme rabbi. C'est une véritable révolution de pensée qu'il a connu, un tsunami théologique.

Tout est grâce

Vous vous demandez quel est le rapport avec l'axiome de Ga 3,28 (*il n'y a plus ni juif ni Grec*) et avec le thème de la liberté ? Eh bien, nous y voici. Je l'explique. C'est le résultat de la révolution de pensée de Paul – une révolution, faut-il le rappeler, qu'il n'a ni cherchée, ni provoquée. Elle lui a été imposée par le Dieu qui a fondu sur lui. Et, je le rappelle aussi, ce radical changement de foi n'est pas le fruit d'un dépit du jeune Paul, d'un découragement de celui qui ambitionnait de parvenir au pinacle de la piété légale pharisienne, et qui n'y étant pas parvenu, se serait retourné avec haine contre sa religion native. Cette interprétation de la foi chrétienne de Paul comme fruit de son ressentiment a été proposée dans le passé, notamment par le philosophe Friedrich Nietzsche. Mais l'apôtre en Philippiens 3 est clair : j'étais au pinacle, j'étais *pour la justice qu'on trouve dans la Loi, irréprochable*. Ce n'est pas son échec qui l'a fait vaciller, mais la découverte que sa réussite pharisienne faisait fausse route.

Puisque la Loi avait conduit à mettre à mort le Fils, c'est qu'elle n'était plus le chemin qui conduit à Dieu. Elle n'était plus désormais cette balise qui assurait les croyants d'Israël qu'ils étaient sur le bon chemin. Au contraire, en légitimant la mort du Messie, elle a conduit le peuple choisi sur le mauvais chemin. Et si la Loi n'était plus la voie qui conduit au salut, quel est désormais le chemin ? En ressuscitant son Fils, Dieu a réhabilité Celui que les hommes avaient abattu. Dieu s'est solidarisé avec la victime et non avec les bourreaux, qui pourtant pensaient agir au nom de Lui. Dieu a donné raison au rabbi galiléen contre les élites sadducéennes qui ont orchestré sa condamnation. C'est dire que désormais, ce n'est plus la Loi qui commande l'acceptation de l'humain par Dieu, c'est son amour seul. L'accès au salut est assuré non plus par la Torah, mais par la foi, c'est-à-dire par la confiance que j'accorde au Dieu révélé à la croix.

Vous me direz : mais pour les juifs aussi, le salut est accordé par la grâce de Dieu. C'est la grâce de l'alliance accordée à Abraham et à toute sa descendance. Et ce n'est pas l'obéissance à la Torah qui a assuré le salut à Abraham, pour la bonne raison que cette Loi n'existait pas encore, donnée qu'elle a été à Israël bien plus tard, par la médiation de Moïse au Sinaï. Paul a précisément réfléchi à cette question, dans le chapitre 4 de l'épître aux Romains. Et il repète Gn 15,6 : *Abraham eut foi en Dieu et cela lui fut compté comme justice* (Rm 4,3.9). Voyez bien, dit Paul : c'est la foi-confiance d'Abraham qui l'a justifié, pas la Loi venue bien après,

ni même le rite de circoncision adopté aussi plus tard. Que s'est-il donc passé entre-temps ? Pour dire les choses en bref, la foi d'Israël a évolué avec le temps. Certes, on répète que c'est le don de l'alliance, un don gracieux, un don immérité, qui introduit Israël dans le salut de Dieu. Mais on ajoute sitôt après que pour demeurer dans le salut, il faut que les croyants de leur côté observent la Loi. C'est leur part. A tel point même que dans la foi pharisienne, au temps de Paul, c'est compris comme du donnant-donnant : Dieu donne, l'homme répond par sa fidélité. Et le croyant pharisien peut s'enorgueillir de sa fidélité quotidienne à la Torah, qui lui vaut une place privilégiée auprès de Dieu. C'est ce que Paul appelle en Philippiens 3 : *une justice à moi, qui vient de la Loi*. Et le croyant n'a pas tort de dire que cette justice est à lui, car il travaille dur à l'acquérir et la maintenir jour après jour, guettant anxieusement les éventuels pièges que lui tendrait la vie et qui le feraient s'écarter de la voie de l'obéissance.

On a dit dans le passé : la foi juive est légaliste. Mais le terme est trop dur et injuste. Dire « légalisme » signifierait que seule l'obéissance au règlement assurerait la faveur de Dieu. Non, la conscience d'être bénéficiaire de l'alliance comme d'un don est toujours présent. La situation est plus subtile. Entre l'alliance qui est don et la Loi qui réclame obéissance, la Loi a peu à peu grignoté l'espace. Ce qui a permis à l'intérieur du judaïsme de qualifier les personnes. Il y avait les très fidèles, les moins fidèles, et les pas fidèles du tout. C'est dans cette société traversée de discriminations qu'apparut Jésus. Les moins fidèles sont tous ceux qui n'ont ni la possibilité ni la volonté de préserver leur pureté à tout instant : les métiers de la terre, beaucoup d'artisans, les malades, les collaborateurs de l'occupant romain, les femmes à cause de leurs périodes menstruelles, etc. La société juive était divisée en très fidèles et en moins fidèles, les divisions variant en fonction du groupe (Pharisien, Sadducéen, Essénien) auquel on appartenait. Les Esséniens de Qumrân étaient les plus rigoristes (tout Israël sauf eux est considéré comme dépravé). Les Pharisiens étaient peu tolérants à l'égard de tous ceux qui n'appartenaient pas à leurs confréries et à leurs règles. C'est ce qu'on appelle une identité fermée : ne peut être admis dans le groupe que ceux et celles qui satisfont à ses règles internes, tous les autres étant exclus. Une identité fermée, parce qu'elle exclut tous ceux qui ne partagent les convictions propres au groupe.

La conséquence que Paul en tire est que désormais, puisque les personnes qualifiées par la Loi ont échoué à reconnaître le Messie, Dieu ouvre une nouvelle époque dans l'histoire du salut. Nul n'a besoin d'être qualifié pour être admis par lui. Seule compte la foi-confiance en sa Parole. Toute personne qui lui fait confiance pour construire avec Lui sa vie est accueillie par Dieu – Paul dirait, dans son langage judéo-chrétien, justifiée par Dieu – indépendamment de son statut religieux, de son rôle social, de son histoire, de sa respectabilité ou de sa non-respectabilité, indépendamment de son sexe. Chacun, chacune est reçu par Dieu. L'identité chrétienne est dès lors une identité ouverte et non fermée, car elle n'exclut pas mais inclut. La formulation classique de cette conviction se lit en Galates 3,28, que je répète une dernière fois : *Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni juif ni Grec, ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ*. En Romains 4, le texte dont j'ai parlé tout-à-l'heure parce que Paul s'y réfère à Abraham, l'apôtre montre que ce qui apparaît comme une nouvelle période dans l'histoire de Dieu et de son peuple est en réalité un retour aux origines ; c'est ce qu'a vécu Abraham, dont seule la foi-confiance a été prise en compte par Dieu lorsqu'il l'a assuré de sa bénédiction.

Les conséquences éthiques de la justification par la foi sont gigantesques. J'en signale deux. La première : ce qui fonde mon identité devant Dieu n'est pas ce que je fais pour lui, n'est ni ma dignité, mon histoire ou mes performances religieuses, ma piété ou mon manque de piété. Ce qui fonde ma valeur aux yeux de Dieu, c'est l'amour qu'il me voue. Devant Dieu, tout est donné. Je vis de cette grâce qui me fonde et donne du poids à mon être. Je reçois de lui une attention qui permet de construire une estime de soi ; si Dieu m'estime, je peux commencer à

le faire aussi. Cela signifie aussi que je n'ai pas devant Dieu à m'épuiser pour attirer son attention, à le harceler de suppliques pour qu'il prenne garde à mes demandes. Son attention m'est acquise, et je peux me dépréoccuper de mon salut pour me tourner vers les autres et répondre à leurs besoins. Je suis libéré d'une hantise de lui plaire. Je suis libéré de l'angoisse qu'il m'oublie ou me juge. Je suis libre parce que, entre Dieu et moi, tout est don. Suivre la loi de l'amour du prochain n'est pas un dû, mais l'expression de ma liberté.

La seconde conséquence est que Paul jette ainsi les bases d'un véritable universalisme. C'est ce qu'un philosophe marxiste, Alain Badiou, a perçu avec raison dans un petit livre : *Saint Paul. La fondation de l'universalisme* (1997). Si je n'ai pas besoin d'être qualifié pour être reçu par Dieu, alors autrui non plus. Chaque baptisé est également reconnu et honoré par Dieu. Savez-vous que ceci constitue l'originalité absolue du christianisme au sein des trois monothéismes ? Ce qui est spécifique au christianisme, ou si vous préférez ce qui fait l'ADN du christianisme au sein des grandes religions, c'est qu'il proclame l'égalité de tous devant Dieu. Homme ou femme, adulte ou enfant, riche ou pauvre, puissant ou fragile, chacun se voit conféré par Dieu une dignité que personne ne pourra lui soustraire. Et l'Eglise n'est autre que ce lieu où nous sommes confiés les uns aux autres, remis les uns aux autres pour vivre cette rencontre des frères et des sœurs. Soit dit en passant, cet aspect du christianisme est d'une totale actualité. Car nous vivons dans une société qui ne cesse de qualifier les gens : selon leur condition de naissance, la couleur de leur peau, leurs performances, leur formation, leur argent, leur beauté, leur intelligence. Une société qui catégorise, qui étiquette, et juge selon l'image sociale. Pour le dire de manière triviale, pour une fille mieux vaut avoir un beau visage et un corps de rêve, pour un garçon de la fortune et de l'intelligence. La tyrannie de la beauté et de la réussite est insupportable. Lire Paul aujourd'hui, c'est entendre avec force que l'image ne fonde en rien notre valeur aux yeux de Dieu.

Au carrefour, un citoyen du monde

Je résume le chemin parcouru jusqu'ici. Nous sommes partis du conflit autour du voile des femmes à Corinthe, pour nous rendre compte que se jouait derrière cette affaire un point crucial de la théologie de l'apôtre. Ces femmes ne sont pas des échevelées ou des ennemies de Paul, au contraire, elles ont trop bien entendu le message de liberté de l'apôtre. Elles l'ont entendu si radicalement qu'elles ont voulu anticiper l'effacement des différences en brouillant la singularité des identités homme/femme. Paul ne les fait pas taire, mais rappelle que l'égalité de valeur ne supprime pas la singularité des personnes. De là, nous sommes remontés au fondement de cette position : l'événement de Damas a provoqué le complet renversement du monde de valeurs de Paul, une vraie révolution théologique. La conviction que désormais, nul n'a besoin de se qualifier pour être accepté par Dieu marque la fin du régime de qualification par l'obéissance à la loi, où le fidèle construit sa valeur devant Dieu. S'ouvre avec la mort et la résurrection de Jésus une ère marquée par la gratuité : devant Dieu, tout est don. Et parce que mon identité m'est accordée par grâce, je suis introduit dans une communauté où chacun reçoit, par grâce également, une égale valeur. C'est ce qu'on appelle l'universalisme chrétien.

Arrivés à ce point, j'aperçois deux questions. Il y en a certainement d'autres, que vous ne manquerez pas de poser lors du débat tout à l'heure. Mais les deux que je discerne sont les suivantes. La première : comment Paul en est-il arrivé à formuler ce qu'on peut bien appeler le noyau dur de l'identité chrétienne, à savoir la justification par la foi et l'universalisme qui en découle ? La seconde : est-ce que cette théologie de la liberté ne comporte pas des risques, par exemple celui de la facilité ?

Je commence par la première : d'où vient que Paul soit devenu ce génie théologique sans qui le christianisme ne serait pas exactement ce qu'il est devenu ? Remarquez, je ne fais pas de l'apôtre des Gentils le fondateur du christianisme. On l'a dit, mais à tort. Le christianisme est né après Jésus de plusieurs figures fondatrices : Pierre, Jean, Jacques ainsi que ce mouvement des hellénistes chrétiens qui ont ouvert la mission aux non-juifs et dont Paul fut l'un des envoyés. Mais il est vrai que saint Paul a joué un rôle irremplaçable dans la première génération chrétienne, en permettant à la chrétienté de se formuler son identité face à Israël et face à la culture gréco-romaine. Pourquoi lui dans ce rôle crucial ? On pourrait répondre : l'apparition du Ressuscité à Damas. Mais nous savons vous et moi que si cette initiative divine a joué un rôle déclencheur, la théologie de Paul ne lui est tombé d'un coup sur la tête. Il y a eu le déclenchement, oui, mais après le long travail de réflexion, de maturation, d'échanges, de tâtonnement qui l'a conduit à la fin de sa vie à pouvoir fixer les points fondamentaux de sa théologie.

Pourquoi lui ? Si Paul fut cet homme providentiel, nous le devons à ses qualités intrinsèques (Paul est un intellectuel de haut vol, capable de penser les situations avec acuité), mais aussi à sa situation. Paul vit au carrefour de deux cultures, ce qu'indiquent ses deux noms : *Shaoul* de son nom araméen (Saül en français), formé à l'école pharisienne et capable de se livrer à l'exégèse des Ecritures à la hauteur des plus grands rabbis d'Israël. *Paulus* de son nom latin (Paul), formé à l'école philosophique stoïcienne de Tarse, sa ville natale. Une double formation de niveau universitaire à l'époque. Grâce à lui – je le répète, il ne fut ni le seul ni le premier, mais le plus brillant – le christianisme a fait sa mutation de secte messianique juive qu'il était originellement à un mouvement religieux d'envergure universelle. Homme au carrefour de deux cultures, Paul est un citoyen du monde – ou si vous voulez, un citoyen européen avant la lettre.

Il a participé à la reformulation de l'Evangile dans la culture gréco-romaine, ce dont les épîtres aux Corinthiens fournissent un témoignage impressionnant. Quand Paul écrit (je cite 1 Co 1) :

Les juifs demandent des signes et les Grecs recherchent la sagesse; mais nous, nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant juifs que Grecs, il est Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. (1 Co 1,22-24)

On voit bien ici comment l'apôtre profile sa lecture de l'événement Jésus Christ d'une part face au judaïsme (la mort de Jésus dément l'idée d'un Dieu qui se manifeste dans la force), et d'autre part face à la culture grecque (dire que Dieu se révèle dans la fragilité d'un corps pendu au bois est totalement déroutant pour un esprit raisonnable). Paul formule la surprise du Dieu tout autre dans deux langages, face à deux cultures. Et pour lui cette surprise se focalise sur la croix – non pas que Paul se fixe de façon morbide sur la mort de Jésus, mais parce que la révélation de Dieu en Jésus s'y récapitule et y reçoit sa fulgurance. Mais c'est bien la croix comme révélation du Messie, la croix comme dévoilement du visage ultime de Dieu – donc la croix lue à partir de Pâques.

Les risques de la liberté

Ma seconde question : l'apologie de la liberté selon saint Paul ne comporte-t-elle pas des risques ? Tout résumer dans le don ne risque-t-il pas de favoriser le laisser-aller, l'indolence face à Dieu : *si je suis aimé inconditionnellement, à quoi bon la fidélité ?* C'est effectivement un risque, et Paul l'a reconnu déjà de son vivant. Il le dit explicitement aux chrétiens de Galatie :

Vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. Seulement, que cette liberté ne donne aucune prise à la chair! Mais, par l'amour, mettez-vous au service les uns des autres. (Ga 5,13).

Donner prise à la chair, ce n'est pas s'adonner aux plaisirs sexuels... Paul n'a rien contre le corps, ni contre le sexe. Il parle de « chair » (encore un de ces mots qui prête malentendu aujourd'hui) pour désigner l'humain replié sur lui-même, attentif à ses seules angoisses et à ses seuls besoins, et il parle de l'« esprit » pour désigner celui ou celle qui laisse l'Esprit de Dieu l'ouvrir à la présence et aux besoins d'autrui. La chair est la proie de l'égoïsme, l'esprit peut se déporter sur l'existence d'autrui.

La liberté qui donne prise à la chair, c'est le fait de jouir de son salut personnel comme d'une sucrerie que l'on déguste pour soi seul, une confiture dévote réservée au plaisir solitaire, dans la jouissance d'être élu à la différence des autres. L'inverse consiste à s'ouvrir au souffle de l'Esprit, qui rend capable de se mettre au service les uns des autres. Le pari, selon Paul, c'est que la liberté se mesure justement là : être capable de percevoir les besoins d'autrui et y répondre à sa mesure. Ne plus considérer autrui comme un instrument au service de sa propre réussite, mais comme un être précieux qui nous est confié.

Un peu plus tôt, Paul écrivait aux mêmes Galates :

Dieu a envoyé dans nos coeurs l'Esprit de son Fils, qui crie: Abba, Père! Tu n'es donc plus esclave, mais fils; et, comme fils, tu es aussi héritier: c'est l'oeuvre de Dieu. (Ga 4,6-7)

Tu n'es plus esclave de tes démons intérieurs, mais parce que tu es aimé par le Père, te voilà devenu fils, fille de Dieu. Libre comme l'enfant, responsable comme l'adulte, avec entre les mains le cadeau – parfois éprouvant, mais structurant – de la liberté.

Pour aller plus loin

*BECKER, Jürgen, *Paul. L'apôtre des nations*, Paris, Cerf, 1995, 2008².

Cahiers Evangile 88, «Vocabulaire des épîtres de Paul», Paris, Cerf, 1994.

COTE, Juliette, *Cents mots-clés de la théologie de Paul* Ottawa/Paris, Novalis/Cerf, 2000.

DEBERGE, Pierre Mgr, *Saint Paul. L'Evangile de la liberté*, Paris, Parole et Silence/Lethielleux, 2008.

MARGUERAT, Daniel, *Paul de Tarse. Un homme aux prises avec Dieu*, Poliez-le-Grand, éd. du Moulin, 2011⁴.

MARGUERAT, Daniel, *Le Dieu des premiers chrétiens* (Essais bibliques 16), Genève, Labor et Fides, 2011⁴, p. 23-161.

MARGUERAT, Daniel, *Qui a fondé le christianisme ? Ce que disent les témoins des premiers siècles* (en coll. avec Eric Junod), Genève/Paris, Labor et Fides/Bayard, 2010.

*MARGUERAT, Daniel, *L'aube du christianisme* (Le Monde de la Bible 60), Paris/Genève, Bayard Presse/Labor et Fides, 2008, p. 157-272.

MURPHY O'CONNOR, Jerome, *Histoire de Paul de Tarse. Le voyageur du Christ*, Paris, Cerf, 2004.

QUESNEL, Michel, *Paul et les commencements du christianisme*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.

REYNIER, Chantal, *L'Evangile du Ressuscité. Une lecture de Paul* (Lire la Bible 105), Paris, Cerf, 1995.

